



RÉVOLUTION ET CULTURE

Toute classe dirigeante crée sa culture et son art. L'histoire a connu les cultures des sociétés esclavagistes de l'Orient et de l'antiquité classique, la culture féodale du moyen âge européen, la culture bourgeoise qui règne actuellement sur le monde. Il suit apparemment de là que le prolétariat devra, lui aussi, créer sa culture et son art.

Mais la question n'est pas aussi simple. Les sociétés esclavagistes ont duré de longs siècles. La féodalité aussi. La culture bourgeoise, si même on la fait dater de ses premières manifestations impétueuses, c'est-à-dire de la renaissance, a déjà cinq siècles derrière elle, et n'a atteint son apogée que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. La formation d'une culture nouvelle autour d'une classe dominante, exige donc du temps, et ne s'achève qu'à une époque précédant le déclin politique de cette classe.

Le prolétariat aura-t-il le temps de créer une culture prolétarienne ? Au contraire des esclavagistes, des féodaux, des bourgeois, le prolétariat se représente sa dictature comme une courte époque transitoire. Quand nous voulons réagir contre des vues trop optimistes de la transition au socialisme, nous rappelons que l'ère de la révolution sociale dure des années et des dizaines d'années. Pas des siècles pourtant, ni des millénaires ! Le prolétariat pourra-t-il, dans le laps de temps qui lui est dévolu, créer sa culture ? A cet égard les doutes sont d'autant plus légitimes que les années de révolution sociale seront remplies par de cruelles luttes de classes dans lesquelles la destruction tiendra plus de place que l'édification. En tout cas, les principales énergies du prolétariat tendront à la conquête, à la conservation, à l'utilisation immédiate et vitale du pouvoir et à la continuation de la lutte. Et le prolétariat ne manifestera pleinement avec le maximum d'intensité, sa nature de classe, qu'à cette époque révolutionnaire dans laquelle les possibilités d'action culturelle systématique sont si restreintes. Par contre, mieux le nouveau régime sera assuré contre les perturbations politiques et militaires, meilleures y seront les conditions de développement faites à la culture et plus rapidement le prolétariat se dissoudra-t-il dans la société socialiste, perdant ses caractères de classe, cessant d'être prolétariat.

Autrement dit : Pendant la dictature, il ne peut pas être question de créer une nouvelle culture, c'est-à-dire d'entreprendre une œuvre de la plus grande ampleur historique. Et la culture entièrement nouvelle qui surgira, quand la nécessité cessera d'imposer au prolétariat l'armature de fer de la dictature, ne sera pas une culture de classe. De ce qui précède, une conclusion générale se dégage : qu'il n'y a pas de culture prolétarienne et qu'il n'y en aura pas ; qu'il n'y a pas lieu non plus d'en être désolé, car le prolétariat n'a pris le pouvoir que pour en finir définitivement avec la culture des classes et ouvrir les voies à une culture humaine. On semble souvent l'oublier.

Les vagues théories sur la culture prolétarienne, con-

ques par analogie et par antithèse, avec la culture bourgeoise, résultent de comparaisons entre le prolétariat et la bourgeoisie, auxquelles l'esprit critique est tout à fait étranger. La simpliste méthode libérale des analogies historiques n'a rien de commun avec le marxisme. Il n'y a pas d'analogie matérielle entre les cycles historiques de la bourgeoisie et de la classe ouvrière.

**

Le développement de la culture bourgeoise a commencé quelques siècles avant que la bourgeoisie n'ait, par une série de révolutions, pris le pouvoir politique. N'étant encore qu'un Tiers-Etat dépourvu de droits, elle jouait un grand rôle, et sans cesse croissant, dans le domaine de la culture. On peut le mieux s'en rendre compte d'après l'architecture. Les cathédrales gothiques n'ont pas été bâties d'une seule pièce, sous l'empire de l'inspiration religieuse. La cathédrale de Cologne résume dans son architecture et sa sculpture, toute l'expérience de l'humanité, depuis l'aménagement primitif des cavernes ; elle amalgame les éléments de cette expérience en un style nouveau exprimant la culture de son époque, c'est-à-dire en dernier ressort sa structure sociale et sa technique. L'ancienne pré-bourgeoisie des Ghildes et des métiers a créé le gothique. Puis s'étant développée et affermie, c'est-à-dire enrichie, la bourgeoisie a dépassé, désormais consciemment, le gothique et créé son propre style architectural, qui n'a pas été celui des églises, mais celui des hôtels particuliers et des palais. Elle s'est appuyée sur les conquêtes du gothique, inspirée de l'antiquité — surtout de l'architecture romaine — elle a utilisé le mauresque, tout adapté aux besoins de la nouvelle cité et créé le style renaissance (en Italie, vers 1425). Les spécialistes peuvent dénombrer et dénombrent quels éléments le style renaissance doit à l'antique et au gothique, quelles influences y sont les plus fortes. Le style renaissance ne surgit, c'est là l'essentiel, que lorsque la nouvelle classe sociale, déjà pourvue d'une culture, se sent assez forte pour se soustraire au joug du gothique et le considérer, ainsi que les styles précédents, comme une matière à traiter librement, selon les besoins artistiques nouveaux. Ceci se rapporte également aux autres arts, avec cette différence que, plus souples, moins dépendants de la matière et des fins utilitaires, les arts « libres » manifestent la dialectique de la succession et de l'utilisation des styles par des œuvres qui n'ont pas la fermeté convainquante de celles qu'on a taillées dans la pierre.

Entre la renaissance et la réforme, qui eurent pour tâches de procurer à la bourgeoisie, dans la société féodale, une condition idéologique et politique meilleure, entre la Renaissance et la Réforme d'une part, et la révolution bourgeoise (française) de l'autre, s'écoulaient trois à quatre siècles, pendant lesquels la puissance matérielle et idéologique de la bourgeoisie augmente continuellement. L'époque de la Révolution française et des guerres qui la suivent abaisse momentanément le niveau de la cul-